

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Yves GIRARD, *Le vide « habité »*. Québec, Éditions Anne Sigier, 2004, 237 p.

par Patrick Dionne

*Laval théologique et philosophique*, vol. 63, n° 1, 2007, p. 185-186.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016688ar>

DOI: 10.7202/016688ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

last instance blending a Passover and a scapegoat image (handing over to Satan) » (p. 121). Par ailleurs, il aurait été profitable de développer et d'illustrer l'intuition suivante : « Paul's mixed metaphors create new meanings, combining elements from the metaphoric terms » (p. 191). Les métaphores reçoivent aussi leurs significations par leurs interactions *dans* un texte et dans une même lettre.

Troisièmement, avant de présenter sa propre opinion, l'A. discute celles d'autres exégètes, ce qui donne une succession un peu scolaire d'états de la question. Finlan est même parfois étroitement redevable à un auteur pour l'essentiel de son analyse — ainsi tout le traitement philologique de *hilastèrion*, où il suit une thèse non publiée de Daniel Bailey (p. 124-135, 143, 146, 151). Ce collage d'opinions finit même par masquer la sienne et tient lieu de démonstration. Bref, l'hypothèse de la primauté du sacrificiel est plus affirmée qu'argumentée à partir d'analyses personnelles de textes.

Cette évaluation sévère ne doit pourtant pas enlever les mérites de l'ouvrage, avant tout celui d'avoir abordé un thème difficile à propos duquel la littérature secondaire est extrêmement touffue. Il est indéniable que les images sacrificielles sont présentes chez Paul, et leur traitement métaphorique pourrait ouvrir des pistes nouvelles — à condition de lui donner une assise plus rigoureuse et de s'astreindre à une lecture serrée (*close reading*) des textes.

Deux derniers souhaits pour ouvrir des avenues de recherche. Il serait pertinent d'explorer le fait que la métaphore de *hilastèrion*, déjà au 1<sup>er</sup> siècle, n'a aucun référent réel en dehors du texte biblique. Pour parler de la mort de Jésus, le texte la compare à un mobilier *imaginaire* du Temple. Il serait aussi nécessaire de tenir compte d'une œuvre québécoise qui a fait l'inventaire des figures utilisées par Paul pour dire la mort de Jésus, une étude dense et technique, mais systématique et méthodique dans son utilisation exemplaire de la sémiotique : Olivette Genest, *Le discours du Nouveau Testament sur la mort de Jésus. Épîtres et Apocalypse*, Québec, PUL et Corporation Canadienne des Sciences Religieuses, 1995. Les exégètes états-unien ne citent jamais une étude en français, exception faite d'un recours occasionnel à Lagrange et Lyonnet !

Alain GIGNAC  
Université de Montréal

Yves GIRARD, **Le vide « habité »**. Québec, Éditions Anne Sigier, 2004, 237 p.

Yves Girard est un homme habité par la passion de Dieu. Son christianisme, fulgurant, possède cette vitalité propre aux hommes qui sont allés au-delà du désespoir, aux hommes qui espèrent. Dans ce sens le *vide « habité »* n'est pas une simple image, mais l'évocation d'une présence qui nous transcende et nous fait communier à cette « vie vivante » dont parlait Dostoïevski dans *Les Possédés*.

Avec le *Vide « habité »* Girard nous convie à nous ouvrir à ce qui comble plutôt qu'à ce qui rassure. Ne se préoccupant que des questions ultimes, c'est-à-dire des questions « qui ne trouvent pas de réponse dans le langage des hommes » selon le mot d'André Désilets, il n'a rien à faire des programmes de perfectionnement de la vie intérieure, ni des spéculations des psychologues de la religion qui prétendent réduire les exigences de l'âme à une forme de prurit cérébral. À l'instar des grands spirituels, Girard est à l'écoute du Verbe. Il affirme la Beauté de la Parole. Il nous rappelle que nous sommes faits pour l'Absolu, que notre cœur est un « éternel affamé » (p. 113) et que notre résignation à un bonheur médiocre et sécurisant ressemble plus à la mort spirituelle qu'à la joie chrétienne. Accepterons-nous de faire le saut dans l'Absolu ? Prendrons-nous le risque d'être, le

risque d'être « *habité* » ? Pour Girard, la réponse est évidente : « Le manque à être t'obligera à basculer dans l'« irraisonnable » » (p. 102). La fuite dans le non-être est toujours un pas en direction du tombeau. « Tout nous manque indiciblement, écrivait Léon Bloy. Nous crevons de la nostalgie de l'Être. » Pour éviter la mort existentielle, la néantisation en un mot, il faut consentir à *être*, dès aujourd'hui, en cet instant même. Attendre à demain serait une aberration.

Le *Vide « habité »* est une œuvre libre et saisissante qui nous rappelle, comme disait Bernanos, que Dieu est la liberté intérieure de l'homme. Vérité profonde, que les vertueux et les chrétiens confortables, habitués aux ronronnements d'une pastorale ouatée, s'efforcent d'étouffer pour ne pas troubler les plans du Grand Inquisiteur. Seulement Girard, lui, n'a pas pris le parti du Grand Inquisiteur. De son œuvre émane le parfum de la folie divine qui est aussi celui de l'authentique liberté, de la liberté pleinement assumée, pleinement vécue. La vraie liberté n'a rien d'un rêve d'esclave. Elle est un désir transfiguré.

Pour Girard, la Vie se trouve du côté des tourmentés et des persécutés. « Le vide souffrant est l'héritage des éveillés », écrit-il (p. 49). Ressentir douloureusement la *présence d'une absence* est le fait d'un vivant. Et s'indigner de la finitude de notre condition est signe que nous sommes faits pour l'Infini. La satisfaction, telle que le monde se la représente, est funeste. Y a-t-il d'ailleurs quelque chose de moins exigeant, de plus satisfait qu'un cadavre ? Quoi qu'il en soit, l'homme se meurt de n'espérer qu'à moitié. Or le *Vide « habité »* est une invitation à tout espérer, *même l'impossible*. Pourquoi nous résigner à une lente agonie dans le cachot sombre et froid de notre suffisance, demande Girard, quand nous pourrions franchir le seuil de la Vie ?

Les vérités que Girard propose ne sont pas de celles qui plaisent à tout le monde. Elles n'ont rien d'un « tranquillisant » (p. 51). Ce sont des vérités qui engagent, et tout engagement comporte un risque. Girard a tout risqué pour Dieu. Son œuvre nous plonge au cœur du Mystère, là où les démonstrations ne sont d'aucun secours. En fait Girard ne démontre rien, il se contente de *montrer*. Pour lui l'obsession épistémologique conduit à la désertification spirituelle : « La connaissance est porteuse de mort si elle vient chez qui n'a pas été brûlé » (p. 11). La béatitude ne procède pas de raisonnements interminables mais du jaillissement de la grâce. Elle est pur don. Là réside toute sa beauté.

Au fond, Yves Girard fait partie de ces chrétiens dérangeants qui ne craignent pas d'être exaucés. « L'amour fou de Dieu » dont parlait Paul Evdokimov est palpable à chaque page de ce *Vide « habité »*. Avec Girard, il n'y a pas de demi-mesure. Pour lui, l'« excès seul peut évoquer le Royaume » (p. 31). Et d'ailleurs, pourrait-on risquer de plus juste appréciation du *Vide « habité »* que celle-ci : un excès qui évoque le Royaume ?

Patrick DIONNE

*Bibliothèque Albert-le-Grand, Montréal*

Alain de LIBERA, **Métaphysique et noétique. Albert le Grand.** Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Problèmes & Controverses »), 2005, 431 p.

Nouvelle mouture du livre *Albert le Grand et la philosophie*, paru chez le même éditeur en 1991, le présent ouvrage a pour première vertu de déconstruire l'image simpliste et idéologiquement tendancieuse d'un maître Albert dont le seul mérite aura été de jeter les bases d'un aristotélisme chrétien que le disciple Thomas portera à sa perfection. La prise en compte de la triple postérité médiévale d'Albert permet à elle seule de faire éclater ce montage historiographique. Il y a d'abord l'aristotélisme « radical » des maîtres ès arts parisiens des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, avec son idéal de contempla-